

Malades et médecins dans quelques romans de Malot

Christa Delahaye, Université d'Artois, Textes et cultures, Association des amis d'Hector Malot.

*« Si vous ne m'aviez pas dit qu'il était fou,
je ne m'en serai pas aperçu. »
Un Beau-frère, p. 282*

« J'ai souvent parlé de médecine et de médecins dans mes romans et cela a de quoi vous surprendre: c'est que j'ai été de bonne heure initié aux pratiques de votre art. Le hasard avait voulu que je sois précisément logé dans la même maison qu'un ami de mon père, professeur de l'Ecole de Médecine de Rouen, avec qui je m'entretenais souvent [...]. Un jour même, j'eus l'insigne honneur de remplacer l'interne du professeur [...] Il était temps que ce fut fini. »

Ainsi parle Hector Malot dans une interview publiée dans la revue *La Chronique médicale* du 15 octobre 1896. Sa bonne connaissance du monde médical a été complétée par des rencontres avec de nombreux malades comme il le précise dans le même article:

« Je priai tous ceux de mes amis qui appartenaient à la presse de m'envoyer les fous qui se présentaient dans les salles de rédaction, et Dieu sait qu'il s'en présenta: des inventeurs méconnus, des persécutés, des ratés, les uns doux, les autres plus ou moins violents. [...] J'en eus assez. »

Plus loin, il ajoute s'être souvenu de certaines histoires médicales dont il avait entendu parler dans l'étude de son père. Il rapporte à l'occasion l'épisode de l'internement d'un ami de son père :

« [...] plus que personne aussi il [mon père] avait la conviction que son ami le notaire était incontestablement sain d'esprit : pour être brusque et fantasque, il n'en résulte pas qu'on est fou. Alors, quoi ? C'étaient des points d'interrogation quand on parlait de cette aventure pour nous romanesque, qui ne recevaient jamais de réponse. » (p. 613-614).

C'est cette voie du romanesque que je souhaite explorer maintenant. Le motif médical fournit une galerie de personnages ; des lieux spécifiques comme la chambre ou l'asile ; des intrigues plus ou moins tragiques et l'incertitude du dénouement. De plus, il met au jour les intérêts des divers personnages dans des relations de pouvoir. Ainsi le soin et la guérison permettent la confrontation du pouvoir médical au pouvoir religieux : le soin parce qu'il est confié aux membres des confréries religieuses (St Vincent de Paul fonde les confréries de la Charité) qui sont souvent propriétaires des hôpitaux et qui dispensent les soins quotidiens ; la guérison, parce que, si elle doit beaucoup au savoir-faire des médecins, et à la qualité des soins, elle dépend aussi de Dieu, c'est du moins ce qu'affirme le docteur Kerfons dans *Le Mari de Charlotte* :

« Le docteur Kerfons arriva de bonne heure et se montra assez rassuré. [...]

-Vous êtes certain que mon père guérira de cette maladie ?

-Je l'espère, et je puis vous promettre que nous ferons tout pour cela ; je ne suis pas dans le secret de Dieu. « Je le pensai, Dieu le guérit » a dit Ambroise Paré. La nature a des mystères que nous ne pouvons sonder d'une main sûre. Tout ce que je puis vous dire, c'est que j'ai bonne espérance. Cependant, il faut voir. » (p. 188-189).

Le suspense de l'hypothétique guérison entraîne à son tour les incertitudes de l'héritage. On voit ainsi se dessiner un jeu en cascade entre pouvoir médical, pouvoir religieux et pouvoir judiciaire, jeu qui va mobiliser un cercle de personnages plus large que celui des malades et

des médecins. Car nombre de personnages usent diaboliquement de la médecine pour arriver à leurs fins. Et il n'est pas rare de voir de solides gaillards tomber malades et même mourir par la volonté de leur entourage et la complicité plus ou moins consentie du médecin, du prêtre et du notaire. C'est le cas d'Enery (*Un Beau-frère*). C'est également le cas de Courteheuse (*Complices*, Flammarion, 1893). Maître Courteheuse contrarie les amours de sa femme Hortense avec son jeune clerc La Vaupelière. Alors, pour pouvoir rejoindre son amant, Hortense endort profondément son mari en lui administrant chaque soir de l'opium ou de la morphine. Puis, devant la facilité de ce geste, les amants en viennent à empoisonner le notaire en mélangeant des gouttes de liqueur de Fowler à son tabac. Le genre judiciaire n'est pas loin.

Une galerie de médecins

Dans l'œuvre de Malot, on croise beaucoup de médecins. Dans l'ensemble, les médecins de famille jouissent d'une assez bonne réputation. Le docteur Kerfons (*Le Mari de Charlotte*), le docteur Jouveneau (*Mère*) ou le docteur Chaudun (*Les Besoigneux*) font partie de ces médecins honnêtes, tout entier au service d'autrui. En dehors de Paris, le médecin exerce souvent un rôle social important illustré dès les premières pages des *Amants* par la présentation du vieux docteur Michon : « *Le docteur, comme on disait habituellement, était un vieux médecin de Brest, revenu dans son pays natal dépenser les dix ou douze mille livres de rente qu'il s'était laborieusement amassées. [...]* ». (p. 4-5).

Malot le répète, le pouvoir du médecin ne repose pas sur l'argent. Médecin n'est pas la situation la plus rapide pour s'enrichir et, quand on est fils de paysan, l'enrichissement est plus difficile encore comme le confie le docteur Saniel (*Conscience*):

« *La raison, si je l'avais consultée, m'aurait dit qu'épouser la médecine quand on n'a rien, ni famille pour vous soutenir, ni relations pour vous pousser, c'est se condamner à une vie d'épreuves, de lutte et de misère, dans lesquels les mieux trempés laissent lambeau après lambeau la santé physique aussi bien que la santé morale, leur force comme leur dignité.* » (p. 17).

Saniel insiste ensuite sur la dureté de la communauté des médecins, tout comme sur celle des pharmaciens, qui ne voient guère d'un bon œil l'arrivée d'un jeune confrère. Sans compter l'habitude de soigner les pays gratis! D'où la tentation de pratiques à la limite de la légalité pour s'enrichir.

Le pouvoir médical repose en partie sur la science, en partie seulement. Car Malot s'attache à décrire la part du non scientifique dans le diagnostic. Davantage que le simple repérage des symptômes, c'est leur interprétation qui est présentée. L'accent est mis sur les orientations personnelles des médecins, leurs convictions intimes, leurs valeurs, leurs croyances. Ainsi dans *Mère*, le chapitre XXIX est tout entier consacré à cette question:

« *Quand Victorien avait demandé au docteur Jouveneau quel médecin aliéniste il lui conseillait d'appeler, il feignait une ignorance qu'en réalité il n'avait pas.*

En effet, il y avait beaux jours qu'il s'était inquiété des aliénistes que, à un moment donné, il pourrait appeler pour soigner son père, et qu'il avait pris sur tous, sur leur capacité, leur probité professionnelle, leurs manies et leurs prétentions, l'autorité qu'on leur accordait ou qu'on leur contestait, des renseignements assez précis pour faire un choix en toute connaissance. Il ne voulait donc ni de Patras, ni de Louville. »

Patras parce qu'il croyait, un peu comme les religieux, que la folie était engendrée par le vice et la dépravation ; Louville parce qu'il avait des intérêts financiers avec les maisons de santé et prônait donc l'internement à tout va. « *Il écartait aussi Samson, Camille et Pequeur [...] tandis qu'il acceptait Soubyranne.* », médecin qui ne fait pourtant pas l'unanimité chez ses confrères (p. 259-261).

Il apparaît ainsi que Malot met en place, au fil de la parution des romans, une sorte de collège de médecins qui seront convoqués au fur et à mesure des intrigues, dans un retour des personnages déjà mis en lumière par Daniel Aranda lors du colloque de Rouen. Dans *Un Beau-frère*, Patras et Louville sont les deux experts appelés au chevet de Cénéri. Louville, on s'en souvient, avait accepté de l'argent pour réviser son diagnostic.

Dans l'œuvre de Malot, le pouvoir scientifique des médecins est encore fragilisé par les difficultés qu'ils rencontrent à guérir certaines maladies. C'est le cas de l'hérédité et de l'hypocondrie, deux maladies du mari de Charlotte. Emmanuel dévoile en effet à sa femme qu'à la suite de leur mariage, il a réalisé qu'il pouvait à son tour être touché par la folie héréditaire de sa mère et que c'est la peur de la maladie qui le rend malade (p. 287-288).

C'est aussi le cas de l'alcoolisme dont souffre Thierry Dubuquois dans *Les Besoigneux* :

« *Nous avons ici et dans les environs une collection de fils de famille tout à fait remarquable : tous plus nuls et plus incapables les uns que les autres, ces fils de bourgeois enrichis. Malheureusement le plus remarquable de tous manque à la collection en ce moment, c'est l'héritier des Dubuquois enfermé présentement à New-York [...] dans un hôpital pour les ivrognes ; il reste là pour se faire soigner pendant que sa mère et sa tante dirigent la fabrique et lui gagnent une grosse, une très grosse fortune* » (p. 29).

Ces faiblesses curatives profitent au pouvoir religieux. Une conversation entre l'oncle de Thierry, positiviste, qui, faute de traitement scientifiquement établi, doute de la guérison de l'alcoolisme, et ses sœurs, va dans ce sens : « *Ta science se trompe ; elle nous blesse autant dans nos sentiments que dans nos croyances* » (p. 128). L'affaiblissement du pouvoir scientifique renforce de manière automatique le pouvoir religieux incarné par la mère et la tante du malade qui mettent leurs espoirs en une guérison miraculeuse. Le tout dans un contexte de préservation des intérêts financiers de la famille: les propriétaires sont prêtes à marier leur fils à une adorable jeune fille avec la bénédiction de l'Eglise pour que l'entreprise ne soit pas dilapidée, au risque assumé de briser la vie de la jeune fille.

Pour le sourire et dans la tradition littéraire, la corporation médicale compte aussi quelques charlatans dont les promesses sont à l'opposé des faits. Ainsi apprend-on dès les premières pages de *Paulette*, dans un dialogue assez savoureux entre deux artistes peintres que le pharmacien

« *Roberjot, Pharmacien de 1^{ère} classe, lauréat de l'Ecole de Paris* » qui « *vient de Paris où il n'a pas réussi* » s'est établi à Pornic en s'affichant spécialiste de la Polysarcie :

« *-Pour guérir de la polysarcie les paysans et les pêcheurs ?*

-Pas si naïf que ça ; mais pour préparer ses spécialités antipolysarciques, dans lesquelles il entre des herbes de la mer, un varech, la laitue marine ou le Fucus vesiculosus.

-Bigre ! [...] Et ça fait maigrir ? »

Tout le monde en doute car le traitement ne marche pas sur l'épouse du pharmacien dont l'embonpoint galopant menace de causer la ruine de la famille ! p. 14-15.

D'une certaine manière, comme la religion avec le latin, et la justice avec ses lois, la médecine use de mots savants pour impressionner le malade. On touche là, me semble-t-il, un point essentiel du romanesque du thème médical : ce qui est au cœur des trois pouvoirs mis en scène autour de la maladie, -ce qui intéresse l'écrivain au plus haut point-, c'est le langage et les rapports de domination qu'il peut engendrer.

La question langagière

Avec la maladie, la parole devrait circuler entre trois pôles : le malade, le médecin et la famille ; le tout encadré par les valeurs religieuses de certains protagonistes et les enjeux financiers liés à d'éventuels héritages. Or quelle que soit sa gravité, la maladie isole le malade et installe un rapport particulier au langage. Qui dit la vérité sur la gravité de sa maladie ? La famille ? Le médecin ? Que savent les proches que le médecin n'a pas dit au malade ? Qui cherche à influencer qui ?...

Au cours de conversations informelles, certains personnages obtiennent des informations décisives pour arriver à leurs fins. Dans *Les Besoigneux*, Thierry, sensible à la croyance religieuse de sa mère, cherche à maquiller son suicide en mort naturelle. Il trouve la solution auprès de son médecin :

« C'était l'heure de la consultation du vieux docteur [le docteur Chaudun], ce qu'il appelait l'heure des pouilleux. Quand il vit Thierry entrer dans son cabinet il poussa une exclamation de surprise.

-Que se passe-t-il donc ?

-Je viens vous dire que la serre ne m'a pas donné la migraine ; mais vous n'en êtes pas surpris je pense, car j'imagine que vous ne parliez pas sérieusement.

-Très sérieusement, au contraire. Sans doute, il n'y a aucun danger à séjourner dans vos serres le jour ; mais la nuit, en cette saison, quand tant de plantes sont en fleur et quand l'air ne se renouvelle pas, il en serait autrement. »

Le soir venu, le jeune homme s'allongea sur le canapé de la serre. « Il n'avait qu'à attendre, les fleurs et la nuit feraient leur œuvre : mort par accident pour s'être endormi dans la serre ; quelle catastrophe ! » (p 363-365).

Dans beaucoup de romans, un soupçon de manipulation entache les échanges langagiers. Les médecins de famille en ont conscience comme le montre cet extrait du *Mari de Charlotte*. Le docteur Kerfons vient de quitter le chevet du père de Charlotte atteint de pleurésie. Durant l'entretien avec le malade, il s'est voulu rassurant et a répondu à l'inquiétude de Charlotte. Puis, une fois dehors,

« Le docteur Kerfons monta dans son cabriolet, vivement intrigué. Pourquoi toutes ces questions ?

Ce n'était pas la première fois qu'il voyait des héritiers demander précisément quel jour mourrait un parent à héritage, et vouloir qu'on leur fixât le moment de leur bonheur.

De pareilles idées pouvaient-elles être celles de cette jeune fille ?

Si peu porté qu'il fût à être « belle âme », après avoir exercé la médecine durant trente années dans un pays où l'argent est terriblement puissant, il se refusa à admettre que la curiosité de Charlotte eût un mobile de ce genre » (p. 190).

Les différents protagonistes cherchent toujours l'arrière-pensée. Et ce jeu sur la vérité joue pleinement en faveur du romanesque.

Autre exemple, dans *Mère*. Victorien, qui veut placer son père sous tutelle, a lu avec attention le livre de l'aliéniste Soubyranne de façon à pouvoir lui décrire les symptômes de son père dans des termes qui pourront forcer le verdict du médecin. Dans ce roman, la situation a été poussée à son paroxysme puisque les mots utilisés par le fils du malade seront plus forts que les symptômes observés chez le malade.

Cas particulier de l'hôpital psychiatrique

L'asile exacerbe cette situation langagière biaisée. On le voit dans *Un Beau-frère*. Si les propos insensés sont rares, la folie permet le jeu sur les registres de langue en introduisant l'argot ou l'absurde : « Ce général est un pommadin et la femme n'est pas digne d'être la

femelle du chat » (p. 272). Mais ce ne sont pas les registres de langue que Malot valorise ; il préfère montrer qu'à l'asile, les mots changent de sens : « *J'appris alors, écrit Céneri dans son journal, que la camisole de force ne s'appelait pas « camisole de force », dans cet honnête établissement où les mots eux-mêmes avaient leur politesse : on disait « les manches ». « Si vous n'êtes pas sage, je vous condamnerai aux manches, deux jours de manches ». Quel doux euphémisme !* » (p. 268). Dès l'interrogatoire d'arrivée mené conjointement par l'abbé Battandier et le Dr Mazure, le malade ou le pseudo-malade comprend que non seulement les mots ne veulent plus rien dire, mais qu'ils ne sont d'aucun effet. « *J'espérais, écrit Céneri, qu'avec quelques mots d'entretien, il allait reconnaître l'erreur dont j'étais victime, et me rendre à la liberté* » (p. 258-259).

Hormis les échanges obligés entre Céneri et son gardien (p. 285-286), les conversations sont impossibles autant avec ses compagnons d'infortune qu'avec les médecins et les religieux. Chaque mot du malade peut être interprété en sa défaveur (cf. la question du rasage p. 274). « *Ah ! mon gaillard, si vous ne changez pas de discours, nous ne sommes pas près de nous séparer* » (p. 268). Si bien que « *il y en avait qui, dans un coin, causaient seuls, en s'adressant sans doute à un être imaginaire ; les paroles sortaient de leur bouche comme d'un moulin, sans interruption et toujours sur le même ton.* » (p. 263).

Toute conversation est déséquilibrée. Seule la parole de sagesse, on devrait peut-être dire une parole de conformité, est valorisée autant par les médecins que par les religieux. Tout est fait pour que le malade comprenne qu'il est sorti du langage : « *Donnez-moi votre parole d'être sage, dit l'abbé avec douceur, je vous fais retirer cette camisole.*

-Donner ma parole et la tenir seraient d'un homme raisonnable, je ne suis qu'un fou... » (p. 267).

L'interdiction d'écrire et le journal d'un fou : le poétique comme survie

A l'asile, l'écriture, qui s'apparente à une conversation avec soi-même, est interdite. Cette interdiction est cruellement ressentie par le personnage qui va tout faire pour s'y soustraire. Son journal réalisé avec des méthodes dignes des meilleures robinsonnades puisque Céneri doit confectionner le papier, la plume et l'encre, permet au présumé malade d'exercer une parole qui sera prise au sérieux à l'extérieur de l'asile. « *Pour être brusque et fantasque, il n'en résulte pas qu'on est fou.* », écrit Céneri qui confesse ne pas se comporter pas selon la norme attendue. Avec cet écrit personnel, Malot rend compte de la réalité de l'asile par les yeux de celui dont la seule faute est de ne pas vivre comme les autres, donnant ainsi beaucoup de force au plaidoyer contre l'internement abusif.

En guise de conclusion

Vers la fin de son œuvre, Malot publie *Conscience*, roman dont le héros, le docteur Saniel, est un médecin diabolique qui va tuer pour s'enrichir. Ce médecin a reçu les trois formations au cours de sa formation initiale: il a suivi l'enseignement religieux au séminaire poussé par le curé de son village breton qui avait remarqué sa vivacité intellectuelle ; puis les cours de l'Ecole de droit et enfin ceux de l'Ecole de médecine. Et il avoue avoir hésité entre les trois vocations « *Ce ne fut qu'après un mois que je me décidai : les subtilités du droit m'avaient déçu ; au contraire, l'enseignement de la médecine reposant sur l'observation des faits m'attirait : je serai médecin* » (p. 15). Dans *La Chronique médicale*, Malot s'explique sur ces intentions :

« Dans Conscience, j'ai représenté un médecin, Saniel, fils d'un paysan d'Auvergne fermé à toute idée généreuse. Il est assez près de la nature pour subir le besoin du crime, mais assez cultivé par ses études spéciales. C'est un physiologiste qui a fait des découvertes les plus remarquables et qui est persuadé que, s'il commet un crime d'une façon scientifique et

raisonnée qui écarte tout danger, il n'aura rien à craindre ni de la loi, ni de lui-même, puisque son éducation philosophique l'a convaincu qu'il n'y a pas de conscience. Aussi le crime commis, il n'a pas le moindre remords ; il conçoit un second crime, mais alors l'homme avancé en civilisation qui est en lui se réveille : ce n'est pas de la loi dont il a peur, mais de lui-même. Le crime a fait disparaître l'homme primitif pour ne laisser vivant et malheureux que l'homme affiné par l'éducation. » (p. 618).

On voit par là que les intentions de l'auteur dépassent la rédaction d'un traité médical. Dans le même article, Malot rapporte avoir « *employé le poison pour tuer Véronique* » (*Le Docteur Claude*, 1880), non sans prendre des précautions car comme il le précise avec humour, si les lecteurs lisent rarement un traité de toxicologie, innombrables sont les lecteurs de romans !